

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROUILLER

En marche vers Dieu :

I. La honte d'être homme (La vie spirituelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 33-38

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## En marche vers Dieu

### I

#### La honte d'être homme

*Si maints courants de la pensée moderne semblent exalter la raison humaine en louant sans mesure les fruits de son instinct de découverte, ils négligent par contre de poser et de sauver le problème pourtant inéluctable de l'existence de l'homme. Les meilleures pommes d'un arbre parlent du pommier qui les a portées, mais n'expliquent point le dernier pourquoi de l'existence du pommier. Les Scolastiques ont laissé dans leur style agaçant et précis deux pensées chargées de lumière : « L'agent agit pour son opération, mais l'opération ne se réalise que lorsque l'agent existe ». Le fruit d'un être, résultat de son action, renseigne sur l'agent qui le produit sans pouvoir néanmoins expliquer et nécessiter la présence de cet être toujours plus riche, plus mystérieux que sa production. Il faut donc partir de l'arbre et aller plus loin. Déjà l'enfant, interrogé si un arbre a toujours duré ou s'il s'est fait lui-même, sourit et parle d'une graine ou d'un autre arbre. Puis il se tait devant un mystère. Pourtant il a choisi une voie qui peut ne pas aboutir. De la graine à l'arbre et de l'arbre à la graine on tourne souvent en*

rond. C'est vertigineux parce que précisément on n'a pas lieu de s'arrêter. Il est un autre chemin plus sûr et plus violent. L'arbre est là, devant moi, parce qu'il pousse. Pourquoi ? Parce qu'il est poussé, et ainsi de suite jusqu'à cet être qui met tout en mouvement et conserve tout sans recevoir d'impulsion du dehors. Cet être est un mystère dont l'existence s'impose, sinon l'arbre concret dont je mange les fruits ne serait pas. Voilà l'existence d'un point final et sans commencement au-delà de la nature.

On aura reconnu le développement classique de l'existence de Dieu. Hâtons-nous de dire que ce chemin qui mène au Créateur est le seul praticable à notre intelligence. Les lois du voyage naissent ici du jeu de causes créées, se donnant la main sans relâche pour affirmer par cet esprit de famille la présence du Père. Aujourd'hui, des apologètes même catholiques aimeraient se passer de cette preuve et découvrir sans raisonnement apparent le Dieu qu'ils cherchent, dans la douleur, l'angoisse ou le mal. Libre à eux sans doute d'enrichir indéfiniment la majeure d'expérience en l'incarnant et en l'adaptant à ce que ressentent surtout nos contemporains, mais qu'ils n'énervent pas pour autant la mineure de leur raisonnement, sans quoi la conclusion restera boiteuse ou n'aboutira point. D'ailleurs ce refus chimérique du sentier battu les force quand même à prendre une voie parallèle dont l'originalité s'efface au bout de quelques mètres déjà. Je me souviens d'un homme qui prétendait « n'administrer » à personne la preuve commune de l'existence de Dieu, et qui tout au long de sa nouvelle explication recourait simplement à la vigueur du jeu de causalité ! Partant de l'existence du mal il arrivait à un être qui était le bien : Dieu. C'est à peu près juste, mais la base est pauvre. Le mal est une absence d'être et la démarche n'a de valeur ici qu'en tant qu'elle s'appuie sur la part de bien nécessairement liée à tout mal. On le voit, démarche logique d'un esprit négatif qui a payé son tribut à la volonté d'être original. En faisant comme tout

*le monde, on n'attire point les regards et on acquiert ainsi la liberté de rester soi-même. Pour la question qui nous occupe, il faut donc choisir avec soin le point de départ. Si nous avons tout à l'heure résolument écarté l'image de la graine et de l'arbre, nous pourrions mettre en garde contre beaucoup d'autres images, comme celle par exemple de l'œuf et de la poule, capables seulement de faire glisser trop longtemps l'intelligence d'un étudiant en philosophie. Mais revenons à l'origine du problème.*

*C'est le fait précis de l'existence du mystère de Dieu qui s'impose à l'intelligence de l'homme dès qu'il prend conscience de sa propre existence. Va-t-il s'arrêter là ? Non, car il peut découvrir beaucoup encore de cet être qu'il vient d'entrevoir. Pour cela qu'il garde bien les deux pieds sur terre et qu'il apprenne à marcher vers ce nouvel horizon en s'assurant à chaque mètre de la solidité de ses pas. Supposons que notre voyageur ait un bâton ; il sait sans effort que ce bâton a été taillé par un homme dans du bois. Il sait aussi que cet homme aurait pu faire autre chose avec ce bois, une flèche ou des allumettes... mais que s'il a fait un bâton, il avait une idée au moins derrière la tête, celle qui l'a poussé à donner à ce bois la forme d'un bâton. Petite méditation qui ne compromet personne ! Pourtant notre voyageur, voyant se confondre tantôt, tantôt se séparer sur la route l'ombre de son bâton et la sienne, ne peut s'empêcher de vérifier sur soi la justesse de son raisonnement. L'homme qu'il est, ce bâton vivant, pourquoi fait-il écran au soleil qui le dépasse immensément ? Et puis pourquoi est-il là à marcher sur la route ? Il songe à ses parents, à la vie qu'ils lui ont transmise, mais qu'ils n'ont donc pas produite, pour enfin se heurter, comme l'enfant de tout à l'heure, au mystère de l'artisan de vie, celui qui a fait les arbres et les hommes. Il frémit à la pensée que son corps dont il est si fier aurait pu être l'étoffe d'un singe. Qui le nierait, s'il y avait dans ses mains, dans ses pieds, dans sa tête la vue bornée et les instincts du singe ? Il rougit et se sauve par cette pensée qu'il est capable*

de donner un autre tour à sa vie. Il découvre sa forme, se sent responsable de son visage. Il a trouvé son âme. Maintenant il se sait prisonnier du mystère de Dieu qui le crée et se trouve dépendant de l'idée de Dieu qui ne dépend pas de lui. Fait par Dieu, il est fait pour Dieu et définit ainsi sa vie personnelle : un respect actif du désir créateur, dont la plénitude de réalisation dans le temps, dilatera sans trêve ses capacités humaines d'exister. En effet le corps et l'âme de l'homme où se joue le drame de sa vie, où se développent les richesses de sa personnalité, où s'inscrivent les actes de sa liberté, sont dans les mains de Dieu. Q'est-ce à dire, si Dieu n'a pas de corps, devant dominer l'esprit lui-même pour en rendre compte ? Les mains de Dieu sont celles d'un pur esprit, auteur de tout don, libre de tout mal. Elles se nomment intelligence et volonté. A chaque seconde de notre temps, Dieu qui en est la source éternelle, pense à nous et nous aime. C'est dans cet acte unique de connaissance et d'amour, qui se confond avec son existence même, qu'il nous crée et nous conserve créés. Ce qui n'implique aucun changement en Lui. Il ne peut rien devenir puisqu'il est tout. Il est tout parce qu'il est le grand pourvoyeur. Il ne peut se déplacer puisqu'il est partout. Il est partout parce que sa main empêche chaque parcelle d'être de retourner au rien d'où elle l'a tirée.

L'immutabilité, voilà l'attribut de Dieu où s'accroche toute l'activité de l'homme. Car enfin le désir qui monte spontanément au cœur de l'homme, dès les premières étincelles de l'intelligence, c'est bien celui d'un rapprochement sans cesse plus grand avec l'Auteur de la Vie. Certes ce continuel besoin de nous dépasser ne prouve pas Dieu, mais comment nier son emprise dès que l'âme se sent vivre pour un autre ? Il y a pourtant une difficulté, précieuse d'ailleurs, car sa solution situera à sa juste place l'action de l'homme. Il n'échappe en effet à personne que l'affirmation d'un lien ou d'une religion entre deux êtres implique un mouvement. Si Dieu ne bouge pas, il faudra bien que la créature prenne à sa

*charge les frais du déplacement. Nous verrons plus loin, ce qui semble ici paradoxal, que c'est pour elle une occasion unique de s'enrichir. L'homme, mobile et perfectible, en marche vers son Dieu immuable selon des lois conformes à sa nature, voilà le fondement de la morale naturelle, écrite en chacun de nous avec ses exigences du dedans, d'autant plus impérieuses qu'elles sont au service de notre liberté créée.*

*Si nous prenons de ces quelques vérités élémentaires plus qu'une conscience superficielle, nous resterons ébahis de la large ouverture quelles pratiquent en notre cœur. Cette découverte de l'homme, substance à la fois et mouvement vers Dieu, libère aussitôt trop de valeurs humaines, oubliées souvent par les postulats de prétendues philosophies basées sur autre chose que sur l'Être créateur. En cette lumière du sens commun il est tragique de sentir combien parfois nous sommes prisonniers d'une littérature toute faite, aussi brillante de logique que dénuée de fondement. Celui qu'on appelle communément aujourd'hui l'homme de pensée pêche rarement par défaut de rigueur dans le discours. Son raisonnement est droit comme une échelle. Mais hélas ! une échelle peut conduire n'importe où. Tout dépend de la situation du premier échelon et de l'angle qu'il dessine avec les marches suivantes. Si le principe ne renferme presque jamais d'erreur évidente, que de fois la conclusion étonne par son audace, sinon par son absurdité. Lorsqu'il y est parvenu le « penseur » la récuse rarement, car le chemin est trop long de redescendre l'échelle si droite, de s'humilier ainsi quand on est là-haut. La discussion même est impossible. Si vous restez sur terre comment aurez-vous l'audience de qui se croit l'ange des hauteurs ? Car l'intelligence ainsi entraînée au jeu malsain des fabricants de sophismes n'a plus assez d'air pour se réfléchir et se corriger en une opération vivante. Le résultat de cette fâcheuse position est qu'elle niera avec un aplomb étourdissant tout ce qui déborde l'étroitesse de sa lunette. On saisit dès lors aisément que Dieu soit la première victime de ceux qui ont oublié le*

*bon sens pour dresser leur échelle. Pourtant, dans son effort pour supprimer le Créateur, l'athée, loin de sombrer dans un silence intelligent, est ironiquement amené à chanter les gloires de l'homme. Privée toutefois du soleil de Dieu, sa méditation présente une créature, où nous ne pouvons décidément pas nous reconnaître. Si l'homme est un être isolé, sans fin ni commencement explicables, étourdi et satisfait par les seules richesses sensibles, il y a une grande honte à être homme. Abandonnons ce mauvais rêve et revenons à la réalité du Père de famille qui nous attire à lui. Malgré notre peu de lumière, puisque nous sommes encore situés en dehors de toute révélation, au niveau du simple bon sens naturel, courons à Dieu, sans rien oublier de nos richesses. Multiplions surtout les petits pas de notre âme, de notre raison, de notre bon vouloir, en un progrès indéfini vers une Union immensément désirable. Qui dira la joie du fleuve de rencontrer sa source ! Avons-nous peur des obstacles ? Pourquoi douter que Celui dont le cœur a tellement débordé de bonté qu'il nous a faits, dont la plénitude infinie ne pouvait nous faire que pour Lui, nous refuse en seconde main les moyens d'union ? Notre désir est évidemment de les connaître. La raison ne nous les découvrira jamais tous. Car, par grâce, il y a Autre Chose. Désormais, il faudra laisser parler un Autre.*

(A suivre)

Alexis ROUILLER